





Maxence Debreuil

Les petits comptes de la  
République

*roman*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-5172-6

© Maxence Debreuil

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

### **Avertissement**

Les noms des protagonistes, des firmes impliquées, et des procédures et codes ont été modifiés à l'exception de ceux des présidents de la République en exercice à l'époque des faits. Cette fiction est une interprétation romancée d'évènements réels.



## Chapitre 1

Septembre 2001

Les écrans larges superposés et alignés en rangées disciplinées clignotent inlassablement saisis d'une agitation lumineuse inhabituelle.

Une centaine de traders sur l'open-space, vêtus pour la majorité de simples chemises blanches partiellement déboutonnées, agrémentées pour les coquets de cravates desserrées, se cramponnent à leurs combinés téléphoniques. La plupart inquiets, le regard hagard, observent impuissants la chute des cours ; d'autres paniqués insultent leurs courtiers, tapent frénétiquement sur des claviers reliés aux terminaux de négociation électronique ou ceux des diffuseurs d'information Bloomberg et Reuters ; quelques-uns, plus débonnaires, jouent avec des balles en mousse et d'autres gadgets généralement nombreux dans les salles de marché ou dissertent fatalistes au téléphone avec leur maitresse pour commenter le crack en cours.

Aux toilettes, Vincent fait une queue plus longue que d'habitude. Peu se cachent chez les futurs

licenciés pour renifler un bon rail de cocaïne et retrouver le moral. Vincent est un peu bousculé par son voisin de droite et celui de gauche qui, comme lui, dessinent des lignes blanches régulières sur l'évier avec leurs cartes de crédit "Platinum". « Magnez-vous les mecs ! » hurlent les junkies derrière eux. On se demande qui vient ici pour pisser en ce moment. Dans le large miroir qui renvoie son visage marqué par la coke, la cupidité, la jouissance et l'alcool, Vincent voit apparaître la silhouette frêle d'un cadre des ressources humaines engoncée dans un costume de médiocre qualité. L'expression effarée, la bouche en cul de poule, presque figée, les yeux écarquillés derrière des lunettes fines en métal doré, abasourdi devant une telle débauche décadente au cœur de la banque, le petit soldat se met à crier strident : « Arrêtez-vous tout de suite ! Arrêtez-vous tout de suite ! Je vous demande de vous arrêter ! Il y aura des sanctions ! Il y aura de lourdes sanctions ! »

Les junkies-traders, le nez blanchi, rient nerveusement et, sous l'effet stupéfiant, répondent par des « Va te faire enculer ! » avant de se taper dans la main, hilares.

« Il paraît que lors de la chute de Berlin, les derniers SS ont partouzé pendant plusieurs jours avec des chiennes nazies débridées » dit l'un d'eux. « Ouais, ouais ! » Approuvent les autres. Décidément, c'est la fête aux toilettes.

De retour à son bureau le Dow Jones a encore décroché de cinquante points. « Il ne peut pas attendre ce CONNARD ! » beugle Vincent à moitié énervé, à moitié dépassé par les événements. Le marché a perdu

14% dans la journée. Enfin bref, comme il était long, c'est-à-dire acheteur « parce qu'il anticipait un PUTAIN de rebond ! », son « book » a explosé comme le tableau final d'un feu d'artifice. Tout est perdu. Il regarde impuissant sa perte s'alourdir à la vitesse d'une boule de neige lancée du sommet du Kitzbuhel. « FAIS CHIER ! » éructe-t-il en proie à un stress paroxystique. Ses collègues absorbés par leurs propres malheurs ne lui prêtent aucune attention. Ils essaient, collés au phone, de sauver ce qui peut l'être. Des « bureaucrates » pour la plupart pense-t-il. Comme lui au fond. Des ronds de cuir diplômés qui se projettent surhomme et que la réalité écrase et éjecte d'un paradis élitiste et fragile.

Il saisit son portable en proie à une libido montante générée par la drogue et la situation : la poudre, à canon et à coca, ça le fait bander.

« Allo Marlène ! » crie-t-il dans le tumulte de la salle incandescente. « Vincent ! » répond une voix féminine suave à l'accent tchègue. « Comment vas-tu mon chou ? » « Marlène, possèdes-tu un uniforme nazi ? » Demande-t-il « Un quoi ? » « Un uniforme nazi, SS si tu préfères, avec un cravache ? » « Euh non, enfin non ! » Rit la call girl. « Marlène ! » « Oui mon chou ? » « Peux-tu au moins parler allemand ? » « Oui mon chou ! Kein problem ! » S'esclaffe-t-elle.

Se saisissant de sa veste, il écarte d'un revers de bras le roquet des ressources humaines venu au-devant de lui pour aboyer la face rougie - et sur laquelle ses lunettes dorées forment un contraste clownesque saisissant - : « Où allez-vous ? Hein ? Où allez-vous ? Désertion de poste ! Drogué ! J'ai signalé

votre comportement ! Vous m'entendez Leroux ? Vous m'entendez ? »

Il n'entend plus personne, il n'entend plus personne depuis plusieurs heures, il n'entend pas grand-chose dans le 'grand-huit'.

« Je vais baiser. » répond-il simplement avant de s'extraire de l'aquarium déliquescent et d'inspirer, cueilli sur le trottoir frais, une bouffée d'air salubre.

## Chapitre 2

Le lendemain matin, aux premières heures du jour, le smog londonien couvre les rues de son voile austère et humide. Leroux marche solitaire, hirsute, après sa partie de jambes en l'air chez Marlène et quelques rails déraisonnables. Son épouse, d'une famille estimable, follement amoureuse de cet homme si extraordinaire l'avait appelé de manière frénétique la nuit durant et face à une énième sonnerie il lui avait fallu une certaine concentration pour décrocher.

- Allo chérie ?
- Où es-tu ? S'égosille sa femme. Que se passe-t-il ? Pourquoi n'es-tu pas rentré ? J'étais morte d'inquiétude !
- J'étais au bureau, répond-t-il épuisé.
- Au bureau toute la nuit ! Tu te moques de moi ? Pas de « bullshit », je te prie !
- Ecoute chérie, je ne suis pas très en forme, j'ai vécu une journée catastrophique, j'ai perdu beaucoup d'argent. Je me suis saoulé la gueule avec mes collègues, j'étais totalement défoncé.

On a fini chez Peter, je me suis écroulé chez lui.  
Pardonne-moi, j'en avais besoin.

- Peter est un dépravé ! Je suis tellement désolé pour toi chéri se radoucit son épouse toujours subjuguée par son homme. C'est la dégringolade aujourd'hui ? Enchaîne-t-elle. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? Tu sais que je te soutiens mon amour !

Elle avait suivi les évènements, la chute brutale des places boursière qui s'affichaient en une de tous les médias depuis deux jours. Le côté « bad boy surdiplômé » de son mari, sa détermination et sa beauté formaient à ses yeux un cocktail irrésistible. Elle interprétait le regard des autres femmes envieuses de leur couple comme la preuve qu'elle avait décroché le mâle convoité et s'était hissée au sommet de la pyramide du bonheur.

- Oui chérie, je sais, pardonne moi, réitère Vincent, soulagé d'éviter une scène.
- Mais enfin, que va-t-il se passer ? Vas-tu perdre ton emploi ?
- Je n'en sais rien, mais les choses sont très mal engagées. Je verrai bien la manière dont je serai accueilli lundi au bureau. Je pense que nous devons nous préparer au pire.
- Toi viré ? Un collaborateur modèle ! Conscientieux ! Sérieux et compétent !
- Ecoute, c'est ainsi, nous devons nous préparer à des jours difficiles.
- Chéri !
- Oui ?
- Moi, j'ai une grande nouvelle !

- Oui ? Fait-il blêmissant. Il se méfie habituellement des initiatives de sa femme.
- Je suis enceinte ! Nous allons être parents !

Il blêmit plus encore, il ressemble à un cadavre, un zombie dont les yeux rouges contrastent sur son teint blanchâtre. Il marque un temps d'arrêt face à ce qu'il perçoit sur l'instant comme une mauvaise nouvelle, comme son enchaînement à sa caste étriquée.

- Allo ? Fait-elle
- Oui, c'est formidable chérie ! C'est formidable ! J'arrive immédiatement ! Lâche-t-il enfin, maître de lui.

Il marque un arrêt dans un bar pour absorber deux whiskies devant un serveur réprobateur. Il a besoin d'accuser le coup et de donner à son histoire du crédit. La coke ne sent pas l'alcool. Son cerveau en constant bouillonnement, forgé d'une mécanique fiévreuse, analytique et évolutive espère avoir un garçon et il se met à sourire devant cette perspective.

Lundi matin, effectivement, les choses se passèrent mal. En raison des pertes monumentales enregistrées par la banque, 50% des traders et des courtiers furent congédiés dans la journée avec une priorité donnée aux alcooliques, aux drogués et aux dépravés sexuels. Inutile de préciser que Vincent Leroux constituait une cible de choix pour le commissaire des ressources humaines aux lunettes dorées. Il s'était précipité vers lui ivre de puissance. « Je vous l'avais prédit Leroux. Je vous l'avais prédit ! Tout finirait mal pour vous ! » Lui lança-t-il triomphal, corseté dans un costume en polyester et viscosé. Vincent se contenta de répondre :

« Va te faire enculer larbin ! » avant d'aller chercher, sous la surveillance d'un vigile, son carton dans lequel il entreposa quelques effets personnels d'une assez faible importance. Nous sommes à Londres et la législation dans l'antre capitaliste qu'est la city n'encombre pas les sociétés de procédures lorsqu'il s'agit de congédier des salariés. Dans l'ascenseur, il retrouva une partie de ses collègues, cartons en main comme lui. Au « bing ! » discret, alors que la cabine entamait une descente de 15 étages, l'un des traders rompit la glace en disant : « On s'est quand même bien marré ! » et ils rirent ensemble jusqu'au rez-de-chaussée.

Sa femme énamourée, après une période finalement assez courte de désappointement, ne s'offusqua pas outre mesure des mésaventures professionnelles de son mari. Elle avait une nature profondément optimiste. Probablement parce qu'elle était la fille d'un grand bourgeois parisien, François Rochechouard, énarque et polytechnicien, son second héros, PDG d'un assureur d'une taille respectable. Un poste que son père devait à l'Ecole Nationale d'Administration, à son parcours au sein de l'inspection des finances puis de directeur de cabinet de Jacques Chirac alors premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing ; un chemin pavé d'or qui lui avait ouvert les portes nécessaires et gonflé son carnet d'adresses de précieuses relations.

« Ce n'est pas grave chéri, rentrons à Paris. J'en avais un peu assez de Londres. Ne t'en fais pas pour ton travail, je vais demander à papa de te trouver quelque chose d'intéressant. »

### Chapitre 3

Novembre 2001

C'est ainsi que Vincent Leroux débarqua quelques semaines plus tard, par une journée automnale lumineuse, dans le luxueux appartement de son beau-père sis dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement.

« Vincent, ne soyez pas déçu, cela fait partie des aléas de la vie ! C'est une riche expérience que vous avez acquise dans cette banque. Nettement plus amusante que l'Assurance ! J'ai toujours aimé comme vous les marchés ! » L'accueillit avec chaleur François Rochechouard dans son bureau lambrissé meublé Louis XV.

Rasé de près, harnaché dans un costume sombre sur une chemise blanche, cravaté Hermès, il avait soigné son apparence et son discours, comme son attitude : sérieuse, humble, boy-scout, avec une légère touche de fantaisie mais rien qui ne fut outrancier ou de mauvais goût.

L'atmosphère, qui ne fut jamais froide, se réchauffa encore devant l'allocution si intelligente de Vincent

qui se livrait, sous les yeux admiratifs de son beau-père, à des descriptions de stratégies de trading confidentielles et porteuses de considérables plus-values.

« Ainsi, nous pouvons arbitrer la volatilité face aux instruments synthétiques lesquels étant arbitrés concomitamment face à leur alter égo réels, idem pour la structuration de produits construits de dérivés « plain-vanilla », le portefeuille est parfaitement « hedgé » et nous prenons « up-front » un « cut » sur les « sales » sur chaque « premium » lors de revente aux banques « retail » de telle sorte que le profit est garanti. Voyez-vous, multiplié par des milliers, des dizaines de milliers d'opérations, le bénéfice est fantastique ! » Expliquait-t-il.

Rochechouard, ébloui, l'écoutait avec une attention soutenue, séduit par ce jeune homme si brillant et si charmeur. Un matheux comme lui. Il n'aurait pas souffert que sa fille épousa un littéraire, il avait toujours éprouvé un mépris à peine dissimulé pour les saltimbanques et les incapables.

- Si je vous comprends bien, commenta-t-il avec précision, ce que vous êtes en train de m'expliquer revient à dire que les produits de placement vendus par les assureurs comme nous ou les banques de détails peuvent être répliqués en bourse pour un cours plus avantageux ?
- C'est exactement ce que je suis en train de vous démontrer.
- Et vous me dites donc qu'au moment même de la structuration de ces instruments financiers et

de leur revente, vous pouvez faire un profit sans risque ?

- Absolument. C'est ce que font plusieurs banques qui vous les revendent et qu'ils structurent à votre intention. Mais vous ne toucherez qu'une partie des bénéfices, ceux seulement issus du placement auprès du client final, le particulier qui vous a confié un mandat de gestion.
- Mmmm, fait-il, je commence à voir où vous voulez en venir. Pensez-vous à la création d'un département de produits structurés au sein de notre maison pour éviter de les acheter à nos banques partenaires ?
- C'est à cela que je pense en effet. Combien avez-vous de clients ?
- 5 millions, dont 2 font des placements.
- 2 millions .... Fait Vincent rêveur
- Oui.... 2 millions, quel profit par client annuellement d'après vous ?
- 500 euros, on prend une part de la hausse du marché et on cape à la baisse. 500 euros en moyenne.
- 500 euros..... chuchote son beau-père le regard brillant.

Un silence respectueux s'établit face à ces chiffres réjouissants et porteurs de promesses superbes : une villa sur la côte d'Azur pour Vincent, en Normandie pour Rochechouard, des putes, du champagne et de la cocaïne pour le beau-fils, des chevaux de course et, peut-être, une toile de maître pour le beau-père.

- Ecoutez fait Rochechouard, il y a tout de même un problème.

- Que voulez-vous dire ?
- Je ne dois pas me fâcher avec mes partenaires mais si nous pouvons enregistrer de tels résultats, je pense bien détenir une solution. Moi, aussi, vous savez, j'ai mes petits secrets.
- Que voulez-vous dire ?
- Connaissez-vous les paradis fiscaux cher beau fils ?
- Heu, visiblement moins bien que vous cher beau-père !

Ainsi fut créé un fonds d'investissement nommé « Candide » enregistré à l'île de Man et administré par une par une société de gestion française au sein de laquelle Vincent fut nommé directeur général et son beau-père président du conseil d'administration. Il y fut injecté 40 millions d'euros répartis entre plusieurs actionnaires : les deniers personnels du beau-père et ceux des établissements amis, des banques avec qui sa propre compagnie était en affaires afin que celles-là y trouvassent leur compte, via des véhicules financiers dont furent issus des stock-options au bénéfice de leurs dirigeants, tous des camarades de Rochechouard. En outre, cette structure permit de gonfler le capital initial. Ce type de montage est parfaitement régulier tant qu'il est déclaré à l'administration fiscale. La majorité des institutions financières disposent de filiales dans les paradis fiscaux européens. Ces établissements n'ont d'autre objectif que de permettre à des activités menées sur des territoires sujets à l'impôt d'y échapper d'une façon parfaitement légale. Par exemple, il existe l'imposition forfaitaire proposée par des états situés au

sein de l'union européenne comme le Luxembourg, l'Irlande ou les Pays-Bas qui permet de calculer un impôt ridiculement bas au regard de profits considérables consolidés par un système de facturation inter-états consternant de simplicité. D'autres schémas permettent aux bénéficiaires de demeurer dans un paradis fiscal et d'échapper à l'impôt. Il suffit ensuite de n'en déclarer qu'une infime partie, le reste étant absorbé par des charges fictives facturées par des sociétés de circonstance qui permettent, de proche en proche, d'investir les fonds sous la forme d'un immeuble pour les fourmis et ou d'un yacht pour les cigales. Il existe bien évidemment d'autres raisons qui justifient l'utilisation de compagnies offshore rendues totalement opaques via une cascade de prête-noms et de sociétés écrans. Par exemple, dans le cadre de transactions criminelles, de blanchiment d'argent ou de fraude fiscale.

Avec l'intervention des hackers qui forcent les ordinateurs des cabinets spécialisés dans la conception de tels montages et le renforcement considérable des législations pour combattre ces pratiques, l'utilisation de ce type de firmes est de moins en moins aisée. Les banques, craintives, fuient ces clients douteux de telle sorte que ces fonds courent le risque de se trouver isolés dans la zone grise de la finance sans pouvoir s'en échapper facilement ou à coût élevé pour une opération mal ficelée.

Enfin, moins connus mais régulièrement utilisés, il existe des circuits inverses, ceux du « noircissement », ou la manière de faire entrer dans l'économie grise de l'argent issu d'activités légales, par exemple dans le cadre de la signature de gros contrats industriels, et

qui sert à corrompre des personnalités de premier plan ou à alimenter des partis politiques. Ici, également, des systèmes de facturations subtils, issus normalement des pays vendeur, permettent la rétribution d'intermédiaires qui servent de plateforme de redistribution des fonds à leurs destinataires finaux. En dépit de mesures fortes et d'une volonté certaine, la lutte contre les paradis fiscaux ne peut être à ce jour absolue pour la raison première que les états trouvent une utilité dans leur existence : assurer l'essor de l'économie et défendre les intérêts supérieurs de la nation sans même parler du financement de leurs opérations secrètes.

Evidemment, confier la gestion d'un centre de distribution de méthadone à un toxicomane, même si celui-ci passa de manière brillante son entretien d'embauche, n'est jamais une décision sage.

Totalement ébaubi par sa force de séduction, Vincent festoya toute la nuit sitôt sa signature apposée sur les actes fondateurs de la société. 40 millions à gérer ! Il avait du mal à y croire et cette pensée lui percuta le cerveau de façon si brutale, déclencha une excitation si grande, une euphorie, qu'il prétexta auprès de sa femme enceinte la nécessité d'un voyage à Londres pour régler quelques ultimes affaires en souffrance et se vautra dans la cocaïne tout le week-end avec des putes sublimes accompagné de ses camarades de débauche qui ne cessèrent de le féliciter.

## Chapitre 4

Janvier 2002

- Vincent ? Appelle nerveusement le beau-père, pouvez-vous passer me voir ?
- Oui certainement François, que se passe-t-il ?
- Je reçois une lettre étrange de l'un de nos actionnaires. Il souhaite retirer une partie de ses fonds. Que ne l'avez-vous payé ?
- Hm, ah oui je vois, c'est en cours, heu, nous avons fait face à quelques, euh, « contretemps », avoue Leroux embarrassé.
- Je vous demande pardon ?

Le contretemps était en fait un trou de 35 millions, lequel avait résulté de malheureuses opérations sur le cacao, le sucre, le café et les obligations émises par l'état argentin. Rien à voir avec l'élaboration de produits financiers à destination des banques de détail, me direz-vous. Mais ce processus était effectivement en cours au moment d'un soudain retournement du marché. La structuration est un travail complexe. Il demande du temps et requiert une

certaine technicité et il eut été bien absurde et bien peu professionnel de laisser les liquidités dormir. L'Argentine, comme le cacao donnaient toutes les assurances de placements sûrs et de plus-values faciles. « Il y a pénurie de chocolat bordel ! » Eruçait Vincent. Les opérations de structuration s'avéraient également délicates. De ce côté, malheureusement, la couverture du portefeuille (le « hedging ») n'avait pas été calculée avec la précision nécessaire et des positions optionnelles sèches et unidirectionnelles avaient charrié leur cortège de mauvaises nouvelles sous forme d'appels de marges délirants qui achevèrent le dynamitage du fond.

En à peine cinq mois tout fut fini, après que quelques actionnaires eurent le temps de retirer leurs avoirs, dont le beau-père, et que les autres eurent coulé avec l'embarcation. Quand le premier client suspicieux voulut réclamer quelque argent, François Rochechouard avait dû se rendre à l'évidence qu'un divorce de sa fille d'avec son aigrefin de beau fils était inévitable dans l'intérêt de la famille. Lui-même, au parcours si net et si prestigieux, se mordait les doigts – comment avait-il pu se laisser entraîner dans une telle aventure – l'avidité, peut-être ? – et comprit très vite que son nom serait irrémédiablement souillé par cette lamentable affaire. Ce qui fut inévitable ne fut point évité : une plainte pour escroquerie en bande organisée déposée en bonne et due forme sur le bureau du procureur de la république suivie de la saisine, à la vitesse de l'éclair, d'un juge d'instruction, précipita le destin de Vincent Leroux.

Les actionnaires laissés pour compte furent fort marris et la pression particulièrement forte sur le juge

harcelé par les avocats des plaignants. Par ailleurs, le magistrat goutait peu ces jeunes financiers arrogants qui s'affichaient à intervalles réguliers dans les médias ou hantaient la psyché nationale. « La Finance, l'ennemi invisible du peuple ! » tonnaient les gauchistes, toujours suivis par la majorité de la classe politique sur ce sujet. Vincent avait bien essayé son numéro de charme mais s'était rapidement heurté à mur le quel l'avait envoyé en détention préventive pour une petite repentance expresse.



## Chapitre 5

Juin 2002

Par une après-midi morne, comme parfois le printemps en réserve à Paris, sous un ciel gris qui menaçait d'averses, le lourd portail de la prison de la Santé s'ouvrit sur une cours intérieure dans laquelle s'engouffra la voiture de police. Sur la banquette arrière, Leroux, menotté, désespérait déjà. Il fut accueilli par des fonctionnaires en uniformes bleus, ternes et tristes qui procédèrent avec lui comme avec un colis dangereux et suivirent la procédure stricte de l'enregistrement administratif. Après avoir signé quelques papiers et laissé quelques objets et argent liquide en dépôt, il fut rapidement conduit vers sa cellule au travers d'un dédale de couloirs grillagés et de portes métalliques verrouillées électriquement.

« Vas-y kafir, mets-toi là ! » Et ses codétenus lui proposent un matelas disposé au sol.

- Mais il y a une couchette ici libre, rétorque Vincent et il indique l'un des lits superposé en fer qui borde un des murs.
- Elle est occupée kafir, elle est occupée par les livres d'Allah, sa parole dispensée par Mahomet son prophète, béni soit son nom. Tu veux la place d'Allah kafir ? Tu ne serais pas un peu arrogant kafir ?

Les deux autres détenus de la cellule de 20 mètres carrés se mettent à rire.

Vincent terrorisé pose son sac dans un coin de la pièce et reste debout, presque tremblant.

- Assied toi kafir, mets-toi à l'aise ! Nous, on est tolérants !

Et ils rient de plus belle. Mais Vincent demeure debout face à eux, gauche, paralysé par un début de panique et un sentiment aigu d'accablement.

- Assied toi ! J'ai dit kafir ! Ordonne celui qui semble être le chef.

L'un de ses coreligionnaires lui assène une solide claque. Vincent baisse les yeux et s'exécute. Assis par terre, recroquevillé, les bras enserrant ses jambes, il ose à peine lever la tête pendant que ses codétenus assis sur les lits en surplomb l'observent goguenards. Il fait penser à un chien prostré après une punition infligée par son maître.

Le temps s'écoule en silence de longues minutes. Ses bourreaux l'observent, rient et parfois lancent sur lui des boulettes de papier, il ne bronche pas.

Puis, ils lui demandent :

- Eh ! Kafir ! C'est quoi ton nom ?

- Vincent Leroux, fait-il d'une voix faible et déjà soumise.
- Vincent Leroux, c'est pas très musulman ça, c'est quoi ta religion kafir ?
- Catholique.
- Catholique ? T'es un dhimmi alors mon pote. On va te mettre à l'amende. Tu sais ce que c'est qu'un dhimmi mon pote ? Mon pote le kafir ! Tu vois comme je suis tolérant et tous rient franchement de nouveau de sa saillie.
- Je ne sais pas. Répond Vincent.
- T'inquiète, tu vas comprendre.

La serrure grince et les musulmans ordonnent à Leroux de se lever. Un fonctionnaire de l'administration pénitentiaire dans son uniforme bleu réglementaire paraît et s'adresse à lui : « Leroux suivez-moi, je vous prie ». Alors qu'il s'apprête à suivre le gardien son sac à la main, celui-ci lui ordonne : « Laissez vos affaires, vous restez ici pour le moment. » et Vincent blêmit.

Au fond d'un large couloir tapissé de linoléum vert pâle brillant et bordé de part et d'autre de rangées de cellules, se trouve un local de l'administration pénitentiaire. « Entrez Leroux », l'enjoint le fonctionnaire. Dans la pièce menue, un bureau en formica sur lequel s'étaient quelques documents au côté d'un ordinateur, et, derrière celui-ci, assise sur une chaise, une fonctionnaire galonnée accueille le nouveau prisonnier.

- Bonjour monsieur Leroux, Clémentine Fronsac, lieutenant pénitentiaire. Nous sommes ici pour déterminer la meilleure façon pour vous

d'effectuer votre détention provisoire, entame-t-elle la conversation d'un ton neutre.

Puis, jetant un œil sur ses notes, elle reprend :

- Je vois que vous êtes diplômé de l'enseignement supérieur, un master en mathématiques, c'est bien cela ?
- Oui, fait Leroux d'une voix lasse, j'ai également étudié un peu l'informatique, j'ai un niveau raisonnable, je peux faire un peu de programmation.
- Fort bien, je pense vous confier une position d'enseignant. Ici cela pourrait être très utile. Le niveau n'est pas très élevé et les besoins réels. Cela vous conviendrait-il ?
- Parfaitement, parfaitement, fait Leroux, soulagé de renouer avec la civilisation.
- Monsieur Leroux, reprend son collègue, nous avons des questions plus personnelles à vous poser, quelle est votre religion ?
- Euh, catholique, mais pas pratiquant, je ne peux pas dire que la religion soit un sujet qui me passionne.
- Ok, avez-vous déjà fait face à des problèmes d'addiction à des produits stupéfiants ?
- Non, non, jamais.
- Je suppose que pour l'exercice de vos responsabilités passées il valait mieux éviter ce genre de substances et conserver l'esprit clair, commente Clémentine Fronsac comme la constatation d'une évidence et détendre l'atmosphère.
- Oh ! Absolument ! Fait Leroux Absolument, c'est formellement déconseillé !

- Bien, répond la fonctionnaire, bien. Pour le moment, nous sommes un peu en surcapacité, mais nous allons vous trouver une meilleure cellule, probablement avec un seul codétenu. En revanche, vous allez devoir cohabiter avec des musulmans. Ici, il est presque impossible de faire autrement. N'hésitez pas à nous informer si vous rencontrez le moindre problème. Tenez, voici l'emploi du temps de la journée des détenus. Et elle lui tend un document.

6h50 Levé

7h00 Petit déjeuner

7h10 Douche 4 fois par semaine

8h30 Cours scolaires / Travail / Promenade / Sport

11h30 Retour promenade et cours/ déjeuner

14h00 Promenade / Sport

16h00 Retour promenade

17h00 Diner

« Avez-vous des questions ? » Lui demande madame Fonsac.

- Euh, oui, combien de temps devrai-je attendre pour la nouvelle cellule ?
- Oh cela peut prendre entre une et quatre semaines grand-maximum. Mais cela sera fait. Il faut prendre votre mal en patience. Vous avez pu faire connaissance avec vos codétenus ?
- Oui
- Et tout s'est bien passé ?
- Oui, pas de problème.

- Fort bien Monsieur Leroux, bon courage à vous, conclut le lieutenant sobrement.
- Merci.

De retour en cellule, il est contraint de s'asseoir par terre dès que la clé ait cadenassée la porte. L'un des prisonniers face à lui, après l'avoir observé dominateur, se lève et lui donne une brosse à dent et un flacon de détergent puis écarte un rideau qui découvre les toilettes communes.

- Brosse, savon, chiottes, ordonne-t-il.

Après avoir nettoyé les toilettes sous les quolibets et quelques tapes sur la nuque afin qu'il comprenne la nécessité d'effectuer un travail soigné, il doit aussi faire la vaisselle dans le petit évier commun puis plier le linge propre. Enfin, il est autorisé à s'allonger sur son matelas.

Ils l'observent contents d'eux-mêmes devisant en arabe et fumant un joint qu'ils font circuler.

Il dormit tout habillé, espérant faire un cauchemar ; défoncé de fatigue et de stress. Le sommeil l'emporta finalement à un point avancé de la nuit vers trois heures ; quand la prison fut enfin calme, plus traversée de cris, d'injonctions hurlées de fenêtre à fenêtre. Mais le réveil fut brutal et le rappela à sa misérable condition.

Il était faux de prétendre qu'il n'existait pas une solution pour lui en dehors d'une cellule surchargée et remplie de musulmans. Les gardiens s'étaient vus opposés une fin de non-recevoir de la part des corses pour accueillir le jeune homme. Sans comprendre, le

responsable de l'administration obtempéra avec discipline.

Dans la cour en béton, le premier jour, Leroux erra seul observés par tous. Les blancs, minoritaires, stationnaient au coin sud, le plus ensoleillé. Les arabes et les noirs occupaient la majeure partie de l'espace. Beaucoup faisaient du sport et développaient pour certains des capacités athlétiques impressionnantes. Ceux-là couraient ou faisaient des pompes suivies de tractions, s'accrochant à n'importe quoi. Des arabes barbus tournaient méthodiquement en rond, misbaha en main, suivis d'un groupe d'affidés dont ceux qui l'avaient terrorisé la veille. Les blancs plus âgés se tenaient assis sur un banc et devisaient avec les plus jeunes à voix basse. Aucun arabe et aucun noir ne s'approchaient d'eux et les barbus, dans leur promenade, obliquaient leur parcours à plusieurs dizaines de mètres de leur attroupement comme si une frontière les séparait.

Enfin, des hommes passablement nerveux et frêles fumaient avec ardeur ou, pour certains, s'agenouillaient dans les flaques pour grappiller ce qui semblait tomber de la poche d'autres prisonniers et les gardiens semblaient ne pas remarquer ce manège humiliant.

Personne ne parla à Leroux et il ne parla à personne.

Il perdit l'appétit immédiatement, se nourrissant de café et devint bientôt, au bout de 10 journées à peine, l'ombre de lui-même. Sa position d'homme humilié et réduit à l'état d'esclave avait fait le tour des musulmans, puis des corses, pour arriver enfin au directeur de la prison. En prison, rien ne reste secret

longtemps. Et chacun apprit qu'il était un criminel en col blanc ce qui lui valut, en plus de « kafir », le surnom de « banquier ». Aux deux promenades journalières, il continua de se trainer seul et lamentable et pour la première fois de sa vie, si excitante jusque-là, il envisagea le suicide. Il fut incapable de se concentrer pour donner le moindre cours ou effectuer la moindre activité. Sa femme, folle de rage depuis le début du scandale, ne lui adressait plus la parole. Cela faisait deux mois qu'il n'avait plus de nouvelles et n'avait pas vu son fils.

Il avait soigneusement, conformément à ce qui lui avait été ordonné par ses geôliers musulmans, caché le fait qu'il dormait à même le sol, alors qu'une couchette lui revenait de droit. C'est au cours d'une inspection surprise, en pleine nuit, qu'il fut extrait de sa cellule, le onzième jour, par l'administration pénitentiaire, pour être placé à l'isolement dans son propre intérêt.

Contre toutes les règles en vigueur, un détenu vint le visiter au bout de vingt-quatre heures.

Ange Francini, la quarantaine fringante, svelte, la face émaciée, le nez busqué comme l'empereur, le regard et le cheveu noir, contempla un instant l'aspect délabré de Leroux.

Le visage rectangulaire du trader, autrefois vif, percé d'yeux bleus à l'éclat pétillant, avait vieilli brutalement. Il demeurait beau servi par ses traits fins, son nez droit, ses lèvres charnues et sensuelles, son front large et ses cheveux bruns fournis en une crinière mi longue, mais n'était plus qu'un spectre gris et émacié (il avait perdu 10 kilos) dont les trente-cinq années semblaient en peser plus de cinquante.

- Alors, finit-il par s'adresser à lui avec un accent corse prononcé, on t'en fait des malheurs ici ?

Immobile, dans la pénombre, Leroux assis sur un simple tabouret face à son interlocuteur le regard défait, baisse la tête sans prononcer un mot.

- Tu n'es pas bavard dis-moi. Tu sais qui je suis ?
- Non monsieur
- Ne m'appelle pas monsieur. Je suis Ange Francini. Ici tout le monde m'appelle « Ange ». Enfin, sauf les arabes qui m'appellent monsieur Francini quand ils ont le malheur de devoir me parler, ce qui est assez rare. Toi c'est Leroux, pas vrai ? Vincent Leroux.
- Oui Ange.
- Bien, bien, tu vois tu t'humanises. Dis-moi, Vincent, j'ai lu ton dossier – et il ne précise comment il a pu obtenir de telles informations -, ton histoire de faillite bancaire ou de « fonds » c'est ça ? - ce n'est pas banal ici. Tu peux m'en dire plus ? Tu sais, je suis un homme simple, alors si tu peux trouver des mots compréhensibles pour un pauvre prisonnier comme moi.
- Euh oui, certainement Ange.

Alors il lui explique d'un ton morne, que perce parfois quelques éclats d'enthousiasme, souvenirs d'un passé éteint, le monde de la Finance de marché. Il l'entretient des produits dérivés et de l'effet de levier si séduisant des « future » et des « options », de la magie des « swaps » et leurs natures si variées, des « Exchange Traded Fund », du juteux marché des produits structurés, des marchés de matières

premières ou de celui, gigantesque et obligataire, de la dette des états, de l'importance des agences de notation, de la notion d'arbitrage, des modèles mathématiques de contrôle du risque et de valorisation des instruments et actifs financiers, ou de l'essor prometteur du « Trading à Haute Fréquence », une toute nouvelle technique, et ses algorithmes tueurs qui exécutent des milliers d'opérations en une fraction de seconde.

Ange l'écoute avec attention, pose quelques questions étonnamment pertinentes, il est fasciné de découvrir cet univers avec un tel sentiment de proximité, comme si il pénétrait dans une salle de marché.

- Voilà fait Leroux, à l'issue de son exposé. Ce sont les bases du « trading ».
- Vraiment très intéressant Vincent, vraiment très intéressant. Et sinon concrètement que peux-tu faire ? Je veux dire, quelles sont tes compétences les plus « employables » ?
- Heu, je ne sais pas, je connais un peu les mathématiques, je me débrouille en informatique, je parle plusieurs langues, j'ai une bonne culture générale.
- Bien, bien, je comprends fait Ange. Dis-moi tu sais comment ça marche ici ?
- Ben, pas vraiment, pas encore, je dirais.
- Ecoute, je vais être direct, ici, quand tu es blanc, comme toi, soit tu te convertis à l'Islam, soit tu te trouves un ami qui tient les arabes en respect et tu lui rends quelques services, exagère-t-il. Tu veux te convertir à l'Islam ?

- Pas vraiment Ange, pas vraiment. Fait Leroux accablé.
- Bien, je te propose de travailler pour nous. Rassure-toi, rien d'illégal, tu donnes des cours à mes gars, tu nous aides à rédiger les courriers aux avocats et aux juges, tu suis nos dossiers, tu bricoles nos ordinateurs, nos téléphones, ce genre de trucs. Et tu fais le café et la bouffe.
- Ok Ange, vous avez des ordinateurs et des téléphones ?
- On a tout. Tu ne parles plus aux arabes et eux ne vont plus te parler. Le premier qui prononce le mot « kafir » ou « dhimmi » ou n'importe quelle saloperie qui s'apparente à un manque de respect, tu viens me le dire et nous on fera le nécessaire. Tu vois Vincent, dans un monde civilisé, la politesse, c'est très important, tu es bien d'accord avec moi ?
- Oui, Ange, la politesse est le privilège des rois.
- J'aime bien la manière dont tu parles. A plus tard Vincent, demain tu sors de l'isolement.

Le lendemain Vincent avait droit à un lit propre dans une cellule fraîchement repeinte partagée avec un détenu corse.

Il pouvait maintenant cantiner, lire tranquillement et donner des cours. Dans la cour de promenade, il était du côté des corses mais à distance respectueuse. Néanmoins, souvent Ange venait discuter avec lui et s'intéressait à sa vie passée avec une grande curiosité. Sa femme qui l'aimait encore était enfin venue le voir après 18 jours. Effrayée de son état, elle s'était émue devant le directeur de la prison qui avait interrogé l'un

de ses cadres sur le fait qu'il ne fut pas extrait plus tôt de sa condition misérable. Celui-ci se réfugia derrière un charabia de procédures et le manque de place et le directeur acquiesça. Au fond, chacun savait de quoi il retournait et chacun avait intérêt à prétendre que tout ceci n'était qu'un aléa administratif. Elle lui fit parvenir moult victuailles qu'il partagea pour leur plus grand bonheur avec ses codétenus. Ceux-ci bientôt séduits par sa vivacité se firent plus chaleureux puis l'adoptèrent définitivement quand il démontra ses talents à la belote. Curieusement, il refusa de jouer au poker.

Rassérénié, avec son avocat, il tint tête au juge dont l'instruction semblait s'ensabler progressivement devant un manque de pièces et la curieuse volte-face d'une partie des plaignants. La juge des libertés et de la détention avait déjà maugréé devant la requête de son collègue, arguant qu'une procédure de simple contrôle judiciaire lui semblait parfaitement suffisante et, sous les coups de boutoirs des avocats, devant un dossier au point mort et, pour lequel finalement le rôle de Leroux était assez facile à définir, le magistrat instructeur dut se résoudre à le libérer après 110 jours de détention sans avoir obtenu grand-chose.

Après avoir fait ses adieux à Ange et l'avoir remercié de son soutien, Vincent, un sac poubelle à la main rempli de ses effets, vêtu d'un simple pantalon de survêtement et d'un teeshirt surdimensionné, la tenue qui fut la sienne pendant trois mois, le visage creusé mais encore vif, franchit la lourde porte en fer devant laquelle sa femme, fidèle envers et contre tout, l'attendait avec son fils dans les bras. A leur vue, il les

enserra et pleura sur l'épaule de celle qu'il aimait en ces instants.



## Chapitre 6

Octobre 2002

L'automne avait terminé de déployer ses charmes. Les trottoirs brillaient de pluie et des bourrasques rafraichissantes cueillaient les passants déjà emmitouflés. La lumière atténuée teintait de gris les immeubles de pierre. Les dernières feuilles des arbres, marron foncé, s'agglutinaient en tas humides et glissants sur la chaussée et les caniveaux : la période la plus déprimante de l'année débutait.

Mais Vincent Leroux était heureux. Heureux mais nerveux. Il avait opté pour un discret blouson clair, un pull sombre à col rond sur un tee-shirt et un jean. Il affectionnait les costumes bien taillés et avait hésité à se vêtir d'un complet bleu navy à fines rayures en laine super 150 mais, dans sa situation, il fallait faire profil bas et le déjeuner s'annonçait pour lui capital.

Son frère l'avait invité (il n'avait plus aucun argent, il était totalement ruiné) à la « Fontaine Gaillon » sur la petite place du même nom. Ce restaurant éponyme

qui jouxte le fameux « Drouant », dans lequel chaque année l'académie Goncourt fait le bonheur d'un écrivain, doit son nom à la jolie fontaine (une double vasque de style renaissance qui présente en sa partie supérieure un triton enfant armé d'un trident qui semble chevaucher un dauphin) que l'établissement enserre d'une terrasse élégante.

Il est avance et donne son nom au réceptionniste avant de rejoindre une table nappée de blanc bordée de fauteuils de velours turquoise.

Verre d'eau en main, il patiente particulièrement tendu. D'abord parce que ce rendez-vous revêt une importance personnelle et, il l'espère, professionnelle ; ensuite parce qu'il a totalement arrêté la cocaïne (il n'en a plus les moyens de toute façon) et l'alcool. Il est à ce point de sa vie où la lucidité doit reprendre le dessus. Il a compris - et comment aurait-il pu ne pas le comprendre - qu'il se perd, qu'il est sa propre âme damnée et qu'il doit de défaire de lui-même, de sa noirceur tentatrice, de son gout du jeu, de la luxure, mais certainement pas de l'argent. Tout bien réfléchi, la vie monacale ne lui est pas destinée. Il doit se refaire. Se refaire de manière rigoureuse et disciplinée.

Quelques minutes plus tard, un homme grand et mince, cintré dans un élégant costume sombre que perce une chemise immaculée aux boutons de manchettes argentées apparait. Son visage trahit sa filiation : il ressemble à son frère, il a aussi fière allure, plus grand, des cheveux épais et des yeux clairs. Il est néanmoins moins beau que Vincent, sa physionomie est plus commune ; ses traits, plus apaisés, attirent sans doute moins l'attention.